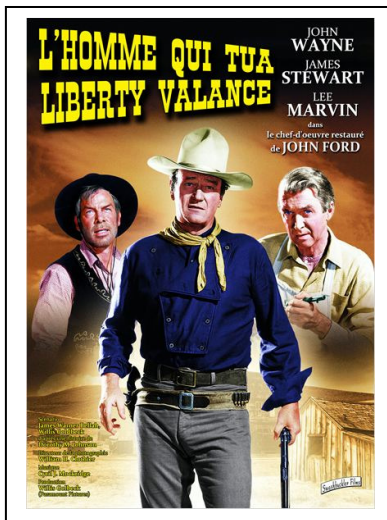


VOUS PROPOSE :

## L'Homme qui tua Liberty Valance

de John Ford – Etats-Unis - 1962 - repris en version restaurée le 6 aout 2014  
- V.O.S.T. – 2h02

avec **John Wayne, James Stewart, Lee Marvin, Vera Miles**



### L'OUEST EST MORT, VIVE L'OUEST !

La patte d'un maître est rapidement reconnaissable, même aux yeux les moins informés. Avec Ford, quelques éléments suffisent : de vieux compagnons de route (John Wayne, Woody Strode), un noir et blanc lumineux, une flambée de personnages secondaires, un humour finement intégré à l'histoire. L'Homme qui tua Liberty Valance contient tout cela à la fois. C'est une œuvre d'un classicisme absolu, qui détonne par rapport à l'époque : les années 1960

L'Homme qui tua Liberty Valance est un film nostalgique. Ford y célèbre pour la dernière fois les valeurs de l'Ouest américain, tout en annonçant leur disparition en faveur du progrès de la démocratie et de l'industrialisation. Le fait que les personnages principaux trois a son importance. Chacun à sa manière symbolise un des visages de l'Amérique.

Liberty Valance (incroyable Lee Marvin, l'un des meilleurs « méchants » de l'histoire du cinéma américain) est la part sombre de l'individualisme de l'Ouest. John Ford accroît la terreur qu'inspire sa présence à la population de Shinbone en raréfiant et en théâtralisant chacune de ses apparitions.

Le deuxième personnage, Tom Doniphon (John Wayne), a beaucoup plus d'affinités avec ce voyou égoïste qu'avec Ransom Stoddard. Mais il a décidé de mettre son individualisme au service de la justice et de l'honnêteté. Il sait qu'à l'Ouest, une bonne gâchette vaut mieux que tous les livres de loi. Mais il reconnaît aussi, en acceptant sa défaite (amoureuse et « héroïque ») face à Stoddard que son monde est voué à disparaître. L'Ouest qu'incarne le cow-boy ne peut résister à l'invasion du chemin de fer et à la progressive constitution des « États-Unis ». Sa mort sonne le glas d'une époque, sur laquelle John Ford se permet de verser quelques larmes.

Si Ford s'était contenté de cette opposition, son Liberty Valance n'aurait été qu'un western de plus dans sa carrière. Coup de maître, il introduit un troisième personnage, un autre « bon », Ransom Stoddard (James Stewart), dont les motivations et les valeurs sont bien différentes de celles de Doniphon. Le véritable duel est celui qui oppose ces deux faces du bien: celle d'un homme pour qui seul compte son bien-être et celui de son entourage ; et celle pour laquelle l'engagement collectif en faveur du progrès est l'unique source de bonheur. Stoddard n'est peut-être pas le héros auquel va spontanément la sympathie du spectateur, mais l'Histoire lui donnera raison. John Ford le charge de symboliser les valeurs américaines que le vieux cinéaste a défendu avec acharnement durant sa longue carrière : Stoddard soutient la liberté de la presse, crée une école où il enseigne l'égalité entre les hommes, il organise des élections libres... Finalement, on peut dire que pour Ford, Doniphon et Stoddard sont complémentaires. Tous deux expriment la complexité *fordienne* : exaltation du courage, de la virilité de *l'homme fort*, mais lutte contre l'injustice et défense des opprimés.

L'ironie du sort réside dans cette dernière réplique, devenue mythique, du journaliste qui refuse de publier le véritable nom de l'assassin de Liberty Valance :

**« À l'Ouest, quand la légende dépasse la réalité, on imprime la légende. »**

Ophélie Wiel pour [critikat\\_actualite-cine](http://critikat_actualite-cine.com) - Extraits

## "L'Homme qui tua Liberty Valance" :

### L'avocat, le cow-boy et le truand sonnent le glas de l'Amérique idéalisée du XIXe siècle

C'est la bonne nouvelle du jour. L'Homme qui tua Liberty Valance ressort en salles. C'est d'abord une bonne nouvelle, parce que le film s'était fait rare sur le grand écran, bloqué par l'impéritie de la Paramount qui se soucie assez peu, en général, de permettre aux grandes oeuvres de son patrimoine d'être à nouveau distribuées commercialement. C'est surtout une bonne nouvelle parce que le film n'est pas seulement un chef-d'oeuvre (un de plus) signé Ford, c'est aujourd'hui une pièce fondamentale de la culture américaine du XXe siècle, une méditation qui pense véritablement l'histoire de l'Amérique autant qu'un poème triste, à la mélancolie sombre.

Il faut imaginer l'orgueil superbe et têtu de Ford engageant, au printemps 1961, le grand chef opérateur William Clothier pour lui proposer de participer à un western en noir et blanc, et le même Ford résistant aux objurgations de ses producteurs qui exigeaient évidemment la couleur. Car en ce début des années 1960, en effet, Hollywood ne songe qu'à une chose, résister à la télévision, qui lui vole ses spectateurs.

Le western, genre qui tombe alors irrésistiblement en désuétude au cinéma, ne saurait être désormais qu'en couleurs, éventuellement monumental, s'ouvrir en écran large sur de grands espaces pour donner au public ce qu'il ne trouve pas dans la petite boîte située au milieu de son salon. Avec une lucidité qui sera celle d'autres grands artistes du cinéma américain à ce moment-là (Hitchcock, Hawks), Ford exige un minimalisme proprement télévisuel pour ce qui se révélera une forme de synthèse de son art.

#### DUEL TRUQUÉ :

Pas de grands espaces, pas de couleurs, un tournage entièrement en studio, un dépouillement d'autant plus spectaculaire que l'ambition y est immense, rien moins que méditer sur le mythe et la réalité, l'histoire et la légende, le passage à l'époque moderne. Le récit tourne autour d'une figure triangulaire, celle constituée par Ransom Stoddard (James Stewart), jeune avocat sans le sou destiné à apporter la loi et l'ordre dans un Ouest régi par la loi du plus fort, le cow-boy Tom Doniphon (John Wayne) et Liberty Valance (Lee Marvin), une brute qui terrorise la région. Et c'est la mort de ce dernier qui va, symboliquement, ouvrir une nouvelle époque. Comment ce qui s'est désigné comme la civilisation a succédé au chaos originel ? Sur quoi repose le contrat social qui a construit les sociétés modernes ? Comment est-on passé du XIXe au XXe siècle ? Tout cela constitue les interrogations du film.

La fameuse phrase lancée par un journaliste qui refuse, in fine, de publier le récit démystificateur de Stoddard, devenu sénateur et revenu, des années plus tard, enterrer Tom Doniphon : "Quand la légende devient la réalité, on imprime la légende" , n'est pas une véritable surprise pour qui connaît une oeuvre qui a toujours su montrer, très précisément, comment se fabriquait l'idéologie, les justifications imaginaires de la réalité (on se souvient de la fin du Massacre de Fort Apache, où le personnage incarné par John Wayne exaltait les vertus de son prédécesseur, pourtant officier vaniteux et incompétent).

Il est aisé de voir pourquoi L'Homme qui tua Liberty Valance sonne le glas de toute vision idéaliste de la démocratie américaine. C'est évidemment sur un crime fondateur que se construit le nouvel ordre de la civilisation : la mort de Liberty Valance, qui devient par un paradoxe uniquement apparent la légitimation politique de Stoddard.

Mais le duel truqué qui constitue le point d'orgue et l'épreuve de vérité est aussi une figure qui annonce le déclin irrémédiable de ce qu'a inventé Hollywood : une certaine forme de relation, un contrat tacite qui s'était établi entre le public et l'industrie du divertissement. A la figure du champ contrechamp que détermine le duel classique et dans les formes, s'est substitué un jeu de dupes, un mensonge, une infamie inavouée (Valance abattu dans le dos par celui qui aurait voulu le défier face à face) qui est aussi la fin d'un pacte, tant moral qu'esthétique.

Dans le regard d'Hallie (Vera Miles) dans l'avant-dernier plan du film, il y a peut-être le regret de n'être pas restée avec Tom Doniphon, le sentiment d'avoir, peut-être, fait le mauvais choix en suivant Ransom Stoddard. Dans le vertige qui saisit alors le spectateur s'éprouvent toutes sortes de questions fondamentales. Faut-il croire à l'idée de progrès ? Faut-il désirer le XXe siècle ?

Jean-François Rauger - LE MONDE - 21.06.2005

#### **Prochaines séances:**

Mange tes morts: Jeudi 18, 18h30, 21h00

#### **Court-métrage :**

**The maker de Christopher Kezelos.** Etats-Unis, 2011, Animation, Couleur, 05'30

Une étrange créature lutte contre le temps pour achever la plus importante et la plus belle création de sa vie.

Film d'animation métaphysique, pas si loin de Camus et du mythe de Sisyphe.

Carte d'adhésion valable de septembre 2014 à août 2015

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ \* Plein tarif 18€

\* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)